

Prologue

Hanau, Allemagne, 9 novembre 1938

— Les Juifs, dehors ! Les Juifs, dehors ! Les Juifs, dehors !

Le slogan se rapprochait toujours plus, accompagné de bruits de coups, d'objets qui s'écrasaient et de cris de frayeur. La famille Becker se cachait dans sa cuisine, lumières éteintes, tous les rideaux de l'appartement tirés sur la nuit et le terrifiant tapage montant de la rue en dessous. Leur appartement était situé au premier étage de l'immeuble. Le cabinet médical de Franz occupait auparavant le rez-de-chaussée, mais plus depuis longtemps. Il avait été repris par un voisin lorsque les nouvelles lois avaient interdit à Franz de pratiquer la médecine. L'appartement, cependant, était marqué.

Marta poussa ses enfants, Lisa et Martin, dans l'étroit placard à balais.

— Il le faut, Lisa ! Sois courageuse ! la pressa-t-elle en refermant résolument la porte sur les yeux effrayés de Lisa.

Elle savait que sa fille était terrorisée à l'idée de se retrouver enfermée dans un espace exigü ; elle l'avait toujours été. Mais il en allait de sa sécurité. Marta devait être forte pour eux tous.

Elle rampa sous la table de cuisine au moment où la foule hurlante passait dans la rue. Des briques furent jetées à travers les fenêtres et une pluie de verre s'abattit sur la

table sous laquelle elle se tapissait, ramassée sur elle-même pour tenter de se protéger des éclats volant autour d'elle. La marée de cris excités s'éloigna. Mais alors que Marta s'extirpait de sous la table pour ouvrir le placard à balais, un bruit de bottes résonna dans l'escalier, et la porte de l'appartement s'ouvrit sous un violent coup de pied. Deux soldats firent irruption, l'un tenant un pistolet, l'autre armé d'une longue matraque en bois. Derrière eux suivait un homme de la Gestapo, grand, sinistre avec son long manteau sombre et son chapeau de feutre caractéristiques. Il inspecta les lieux depuis l'embrasure.

— Quand je pense que de sales juifs vivent encore dans un appartement comme celui-ci alors que tant de vrais Allemands n'ont pas d'endroits décents où vivre...

Il parlait d'un ton dégoûté en toisant la femme et les deux enfants recroquevillés dans la cuisine.

— Où est ton mari ? Où se cache-t-il ?

— Il n'est pas là, bafouilla Marta. Il... Il est sorti... voir une patiente.

— Trouvez-le ! aboya l'officier de la Gestapo. Il n'a pas de patients !

Les deux soldats obéirent sur-le-champ et retournèrent l'appartement, renversant les lits, arrachant les rideaux, ouvrant grand les portes des placards, jusqu'à ce que l'un d'eux déclare :

— Il n'y a personne, chef.

L'agent de la Gestapo semblait furieux. Il se tourna vers Marta.

— Nous le trouverons, promit-il. Prenez une valise et du balai ! Emmenez vos rejets juifs et fichez le camp... avant que je ne revienne !

Là-dessus, les trois hommes dévalèrent lourdement l'escalier.

Lorsqu'ils furent partis, Marta se laissa choir sur une chaise, le visage enfoui entre ses mains. Dieu merci, Franz

était bien allé rendre visite à une patiente, une jeune mère juive sur le point d'accoucher. Et Dieu merci, dans la pénombre où était plongée la pièce, ni les soldats ni l'officier de la Gestapo n'avaient remarqué que Martin était aveugle. Pour l'instant, ses deux hommes étaient saufs. Mais pas pour longtemps.

Que faire, maintenant ? Son cerveau était comme paralysé et elle dut se forcer à réfléchir. S'ils restaient là, la Gestapo reviendrait certainement, à la recherche de Franz ou soucieuse de vérifier qu'elle et ses enfants avaient bien quitté l'appartement. Mais s'ils sortaient maintenant, ils se retrouveraient en pleine rue, où une foule surexcitée continuait à scander des slogans haineux, à briser des fenêtres, incendier des maisons et frapper quiconque était assez fou pour protester.

— Mutti, chuchota Lisa. Où est Papa ?

— Je ne sais pas, Lisa, répondit sa mère.

C'était la vérité. Franz pouvait être n'importe où. Pourvu, priait-elle, qu'il ne soit pas tombé entre les griffes de la foule au-dehors.

— Que faisons-nous, maman ? demanda Martin à voix basse.

— Je vais faire une valise avant qu'ils reviennent nous chercher. Et s'ils arrivent, nous n'aurons qu'à descendre dans la rue. Nous aurons au moins de quoi nous débrouiller.

— C'est dangereux de rester ici, observa Martin.

— C'est dangereux dans la rue aussi, répliqua sa mère. Nous ne sommes en sécurité nulle part. Mais je crois qu'il vaut mieux rester ici dans l'immédiat. Si on nous voit marcher dans le noir avec une valise, on nous attaquera pour nous la voler. Pour l'instant, ils ont l'air d'être partis...

Elle s'approcha prudemment de la fenêtre et, dissimulée derrière le rideau, scruta l'aube grise au-dehors. Quelques ombres se mouvaient dans la rue, silhouettes sombres se

découpant sur l'éclat rouge orangé de l'incendie qui rava-geait la synagogue au bout de la rue et, derrière elle, la maison du rabbin. Le ciel lui-même semblait en flammes. Marta se demanda pourquoi leur appartement avait été épargné. Sans doute parce qu'il conviendrait à une bonne famille « allemande ». Quoi qu'il en soit, décida-t-elle, il pouvait encore leur servir de refuge une heure ou deux. S'aventurer dans la rue maintenant avec deux enfants, dont l'un aveugle, serait du suicide. Mais ils devaient se tenir prêts à prendre la fuite.

Lisa regarda sa mère sortir la plus grosse valise qu'ils possédaient et commencer à la remplir de vêtements pour chacun d'eux. Dans la poche d'une jupe, elle glissa le collier de perles que Papa lui avait offert le jour de leur mariage, ainsi qu'une bague ayant appartenu à sa grand-mère.

— Va chercher le pot de farine, intima Mutti.

Lorsque Lisa le lui apporta, elle plongea la main dans la farine et en extirpa le rouleau de Reichsmarks caché là.

— Mets ça dans ta culotte, ordonna-t-elle à une Lisa interdite avant de reporter son attention sur la valise.

Dehors, les slogans et le fracas de verre brisé continuaient, mais plus distants. La foule avait trouvé à s'occuper ailleurs. Martin attendait assis sur une chaise, le visage entre les mains, l'oreille tendue. Il ne voyait rien et sa cécité accentuait encore sa peur. La pièce avait été mise sens dessus dessous, si bien qu'il ne savait plus où se trouvaient les meubles. S'il bougeait, il tomberait à coup sûr.

— Où allons-nous, maman ? demanda-t-il.

— Chez tante Trudi, répondit Marta avec autorité, bien qu'elle n'eût en réalité aucune idée où aller. Je suis sûre que papa nous y rejoindra si...

Elle hésita et ravala les mots « s'ils ne l'ont pas attrapé ».

— ... s'il le peut, acheva-t-elle.

Tous trois passèrent les premières heures de l'aube assis à attendre. Peu à peu, les enfants sombrèrent dans un sommeil précaire. Marta, elle, demeurait éveillée. À quoi bon essayer de dormir ? Ce serait idiot et elle le savait. Elle devait rester vigilante au cas où le type de la Gestapo reviendrait. Du dehors lui parvenaient encore des cris. Alors que la lumière du jour envahissait le ciel, elle s'approcha une fois de plus de la fenêtre. Ce qu'elle vit lui arracha une plainte étouffée. Était-ce vraiment la rue où elle vivait ? Elle était jonchée de bris de verre, de morceaux de bois provenant de portes et de meubles fracassés. Les fenêtres des deux maisons d'en face béaient, quelques fragments de verre pointus encore accrochés à leurs cadres. La porte de l'une gisait par terre, celle de l'autre pendait follement à une ultime charnière. Les autres maisons de chaque côté semblaient intactes. Marta réalisa avec choc qu'elles appartenaient à deux de ses voisins non juifs. S'ils étaient peu nombreux dans le quartier, leurs maisons, pour autant qu'elle pût en juger, avaient été épargnées. Aucune n'était éclairée, mais elle distingua Frau Klein dans la rue, qui ramassait le contenu de la sienne piétiné dans le caniveau.

Temps de bouger, songea Marta. Sur le point de réveiller les enfants, elle perçut un mouvement dans l'ombre à l'entrée d'une ruelle, un peu plus loin. Il y avait quelqu'un. Plissant les yeux, elle vit que c'était Franz qui guettait anxieusement dans la rue. Alors qu'elle levait la main pour lui faire signe, deux hommes surgirent de l'embrasure d'une porte et l'interpellèrent. Franz tourna les talons pour s'enfuir, mais un troisième homme derrière lui brandit une matraque en bois. Sans un cri, Franz s'écroula au sol. Deux des hommes l'attrapèrent par les pieds et remontèrent la rue, puis tournèrent au coin, Franz traîné sans ménagement derrière eux, sa tête heurtant chaque pavé.

Le regard rivé à l'endroit où Franz s'était tenu, Marta s'enfonça le poing dans la bouche pour ne pas hurler.

Le troisième homme, toujours là, leva les yeux vers la fenêtre. Elle avait beau être certaine qu'il ne pouvait la voir derrière l'épais velours du rideau, il fixa sa fenêtre et sourit avant de tourner les talons et disparaître derrière ses compagnons – et Franz.

Dans un regain de panique, elle traversa la pièce et secoua les enfants.

— Réveillez-vous, souffla-t-elle. C'est l'heure d'y aller.

— Aller où ? demanda Lisa, encore endormie, les événements de la nuit momentanément oubliés.

— Chez tante Trudi, tout de suite. Avant qu'ils ne reviennent. Allez, vous deux, il n'y a pas de temps à perdre.

Elle ne pouvait que prier pour que l'appartement de sa sœur Trudi n'ait pas été saccagé, lui aussi, pour que la vague de folie soit restée localisée.

Les deux enfants s'habillèrent à la hâte. Sur l'insistance de leur mère, ils enfilèrent chacun deux ensembles de sous-vêtements, deux pulls ainsi que d'épais collants en laine. Elle tenait à ce qu'ils portent le plus de vêtements possible, car elle savait qu'ils risquaient de perdre leur précieuse valise si on les voyait avec dans la rue.

— Et ça aussi, dit-elle en leur tendant leurs manteaux d'hiver.

Il ferait froid dehors, en ce petit matin de novembre.

— Bonnets, écharpes et gants également, insista-t-elle tout en enfilant elle aussi ses vêtements d'hiver. Et vos bottes fourrées !

Quelques minutes plus tard, ils étaient prêts à partir. La valise était lourde. Elle l'avait remplie, consciente qu'ils ne reviendraient pas à l'appartement avant longtemps... s'ils revenaient un jour.

— Tiens la main de Martin, intima-t-elle à sa fille. Quoi qu'il arrive, ne la lâche pas, compris ?

— Oui, Mutti.

Elle prit la main de son frère.

— Ne me lâche pas, Martin, lui répéta-t-elle.

— Ma canne ! s'écria Martin dans un accès de panique.
J'ai besoin de ma canne !

— Non, assena sèchement sa mère. Pas de canne. Ils ne doivent pas savoir que tu es aveugle. Mets ta main ici.

Elle prit sa main et la posa sur la poignée de la valise.

— Il faut que tu m'aides. Je vais la porter avec toi, et peut-être ne s'apercevront-ils pas que je l'utilise pour te guider.

Avec un dernier regard à l'appartement qui avait été le sien pendant plus de quinze ans, elle annonça calmement :

— Nous allons maintenant descendre l'escalier et sortir dans la rue. Restez ensemble. Mais si nous sommes séparés, filez chez tante Trudi.

Londres, 1939

En tombant sur une publicité dans l'*Evening Standard* cherchant des parents d'accueil pour des enfants réfugiés d'Allemagne, Naomi Federman fut interpellée et considéra l'idée. Le soir même, elle montrait l'annonce à son mari, Dan, à son retour du travail.

— C'est quelque chose qu'on pourrait faire, tu ne crois pas ? On a de la place pour un enfant.

Dan savait qu'il y avait, dans la vie de Naomi, une place qu'elle avait toujours espéré voir leurs propres enfants occuper. Mais aucun n'était venu et il savait aussi qu'à trente-cinq ans passés, elle avait abandonné l'espoir de fonder une famille. Sa proposition d'accueillir un enfant réfugié contribuerait peut-être à combler ce vide, pensa-t-il.

— Pourquoi pas, ma chérie ? Si c'est ce que tu veux, on va se renseigner.

Ils se rendirent à Bloomsbury House, où était coordonnée l'arrivée des enfants juifs réfugiés d'Allemagne. Leur offre fut acceptée.

— Nous aimerions vraiment un bébé ou un enfant en bas âge, expliqua Naomi d'une voix hésitante.

— Je crains que nous ne puissions vous garantir cela, répondit la femme derrière le bureau chargée de prendre leurs coordonnées. Nous ne savons jamais exactement qui se trouve à bord des trains, ces derniers temps. La plupart

des enfants, ceux dont nous avons reçu les noms, sont déjà assignés à une famille. Mais il y en a parfois que nous n'attendions pas, ceux qui ont été poussés dans les trains à la dernière minute. Ce sont eux qui auront besoin d'une famille à leur arrivée ici.

Elle sourit aux Federman.

— De personnes généreuses comme vous, prêtes à les accueillir et leur offrir un foyer.

— Nous comprenons tout à fait, assura Daniel. Nous sommes heureux d'offrir un foyer à n'importe quel enfant dans le besoin, n'est-ce pas, ma chérie ?

Naomi avait acquiescé d'un hochement de tête.

C'est ainsi que, par un après-midi de juillet, ils se retrouvèrent à la gare de Liverpool Street à attendre l'arrivée de leur nouvel enfant. Un groupe d'autres futurs parents patientait dans un vaste hall de la gare. Beaucoup d'entre eux s'étaient déjà vu attribuer un enfant dont ils connaissaient le nom et l'âge. Mais les Federman, eux, n'avaient été contactés que la veille par les gens de Bloomsbury House, qui avaient évoqué un enfant non prévu dans ce train en provenance de Francfort et leur avaient demandé de se présenter à la gare. Naomi éprouva un pincement au cœur à la vue de la file d'enfants qui s'avançaient en traînant les pieds dans le hall. Chacun portait une étiquette, chacun tenait une petite valise, tous étaient pâles et fatigués, sales et apeurés. Plusieurs étaient au bord des larmes à l'issue du long voyage, déjà en manque de chez eux dans ce pays inconnu où tout paraissait différent et où ils ne comprenaient pas un mot de ce qu'on leur disait.

Une femme, qui se présenta sous le nom de Mrs Carter et parlait allemand, était venue de Bloomsbury House. Avec calme et efficacité, elle avait introduit les arrivants auprès de leurs familles d'accueil tout en barrant leurs noms et adresses sur sa liste. Un à un, ils quittèrent le hall, les mères tenant leur protégé par la main, les pères portant

les valises. Tous se fondirent dans le Londres tentaculaire pour commencer leur nouvelle vie.

Enfin, il ne resta plus qu'un enfant, une fillette d'environ treize ans, petite pour son âge, avec des cheveux bruns emmêlés et des traces sales sur le visage. Elle se tenait là, délaissée, sa valise à ses pieds, ses yeux bruns luisant de larmes refoulées. Ajout de dernière minute au groupe d'enfants en fuite, elle n'avait pas de famille désignée.

Mrs Carter s'approcha d'elle et lui demanda dans un sourire :

— Alors, qui avons-nous là ? Comment t'appelles-tu, ma puce ?

— Lisa Becker, vint la réponse dans un murmure.

— Lisa, c'est un plaisir de te rencontrer. Nous n'avons appris ta présence dans le train qu'à son arrivée en Hollande, mais nous en sommes très heureux. D'où viens-tu ?

— De Hanau.

Hanau. Pas la première à venir de là-bas, songea tristement Mrs Carter.

— Eh bien, tu es en sécurité à Londres, maintenant, se contenta-t-elle de dire. T'a-t-on confié une lettre à me remettre à ton arrivée ?

Lisa hocha la tête, fouilla dans sa poche et lui tendit une enveloppe. Mrs Carter l'ouvrit aussitôt et en lut attentivement le contenu.

Se tournant vers les Federman, elle leur expliqua en anglais :

— Elle s'appelle Lieselotte Becker, elle a treize ans et vient de Hanau, une ville non loin de Francfort. Elle est juive, mais non pratiquante d'après cette lettre.

Elle lança un regard à Naomi.

— L'êtes-vous ?

Naomi secoua la tête. Son père était juif, mais sa famille n'avait jamais observé les lois juives régissant le quotidien.

— Non, répondit-elle.

Mrs Carter hocha la tête.

— Bien. Lieselotte ne suit aucune règle alimentaire particulière, donc pas d'inquiétude de ce côté-là. Elle peut manger comme vous.

Naomi observa la fillette qui attendait, apeurée, dans le hall à présent désert. Avec sa figure sale et ses cheveux hirsutes, elle ne faisait pas une fille adoptive très attrayante. Mais ils avaient promis d'offrir un foyer à un enfant réfugié, et Lieselotte était l'un de ces enfants.

Mrs Carter se tourna de nouveau vers elle.

— Lieselotte, voici le gentil couple avec qui tu vas vivre. Mr et Mrs Federman. Tu vas maintenant les suivre chez eux et c'est là-bas que tu habiteras. N'oublie pas d'écrire à tes parents pour les prévenir que tu es bien arrivée et leur donner l'adresse.

Lisa regarda le couple qui attendait plus loin. L'homme était petit, d'un gabarit sec et nerveux. Il portait un pantalon foncé, assez large, et un veston à carreaux sur une chemise sans col. De la casquette vissée sur sa tête dépassaient des cheveux saupoudrés de gris. Mais ses yeux étaient d'un bleu profond, striés au coin de rides d'expression. Il lui souriait justement, les yeux plissés.

Si différent de Papa, songea Lisa comme une image de son père en costume-cravate impeccable lui venait à l'esprit. *Mais il a un visage bienveillant.*

Sa femme était à peine plus petite que lui et d'une silhouette beaucoup plus généreuse, avec des cheveux blond foncé attachés en arrière. Elle portait une robe de coton bleue, légèrement tendue sur son ample poitrine, des manches de laquelle émergeaient des bras robustes et compétents. Elle aussi souriait, mais ses yeux, d'un gris clair perçant, observaient son état dépenaillé après ce long voyage, et Lisa avait le sentiment d'être jaugée. Et de laisser à désirer. Elle resta en retrait, attendant que Mrs Carter

reprenne la parole. Comment allait-elle communiquer avec ce couple lorsque cette dernière, germanophone, serait partie ? se demandait-elle, gagnée par un début de panique. Mais Mrs Carter garda le silence. C'est la femme qui s'adressa à elle :

— Bonjour, Lieselotte, dit-elle. Bienvenue à Londres.

Lisa la fixa sans comprendre jusqu'à ce que Mrs Carter traduise. Elle récita alors l'une des quelques phrases en anglais qu'elle avait apprises :

— Bonjour, madame.

Elle se désigna du doigt et ajouta :

— Lisa. *Bitte*, Lisa.

— C'est un diminutif de son nom, expliqua Mrs Carter devant le regard interrogateur de Naomi.

Elle sourit.

— Et bien plus facile à prononcer. Je crois que vous devriez l'appeler Lisa. À ce propos, ajouta-t-elle, comment souhaitez-vous que Lisa vous appelle ?

Les Federman s'entre-regardèrent. Le mari haussa les épaules, mais la femme suggéra avec hésitation :

— Tante Naomi et oncle Dan ?

— Parfait, approuva gaiement Mrs Carter, qui repassa à l'allemand pour expliquer tout cela à Lisa.

Avant qu'ils ne partent, Mrs Carter nota les coordonnées de la fillette sur son porte-bloc, puis serra la main des Federman et leur donna congé à tous.

Avec Dan portant la valise, ils quittèrent la gare et embarquèrent à bord d'un bus, où ils montèrent à l'étage supérieur. Lisa, qui n'avait jamais vu de bus à impériale avant, en fut enchantée.

— Eh bien, voilà, Liesel... Lisa, se reprit Dan, butant sur le nom peu familier. Tu vas voir un peu de Londres sur le trajet.

Il engloba d'un grand geste la fenêtre et le paysage au-delà. Tandis que le bus se frayait un chemin à travers

la ville, Lisa, les yeux écarquillés, découvrait Londres à travers la vitre. L'endroit fourmillait de vie. Jamais elle n'avait vu de rues aussi animées. Bus, voitures, camions et taxis semblaient surgir de tous côtés, dans un concert de klaxons et de vrombissements de moteurs. Une foule de gens se pressaient sur les trottoirs, entraient et sortaient de magasins ou de bureaux, disparaissant dans la jungle de ruelles qui s'éloignaient en serpentant de la rue principale. Oserait-elle un jour s'aventurer dans de telles rues ? se demanda Lisa.

Naomi et Daniel, assis derrière elle, échangeaient à voix basse.

— Ce n'est pas vraiment ce que nous avons espéré, murmura Dan avec circonspection.

— Non, convint Naomi. Mais nous n'allions pas la laisser là-bas, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, ma chérie, approuva Dan, une note de soulagement dans la voix.

Il savait que Naomi aurait préféré un enfant beaucoup plus jeune.

— Tout se passera bien.

Lorsqu'ils furent descendus du bus, Dan leur lança :

— Par ici ! Ce n'est plus très loin, maintenant.

La valise de Lisa à la main, il partit devant tandis que Naomi et Lisa le suivaient, s'enfonçant dans le dédale de rues qui s'étalait au-delà de l'artère principale. Des maisons s'y alignaient, certaines en retrait par deux derrière un minuscule jardin, mais la plupart mitoyennes, leurs façades lisses donnant directement sur le trottoir, chacune identique à sa voisine telles des guirlandes de silhouettes en papier. Pour Lisa, toutes les rues se ressemblaient. Alors qu'elles s'engageaient dans l'une d'elles, puis tournaient dans une autre, elle se demanda comment diable elle allait retrouver son chemin dans ce labyrinthe la prochaine fois.

Tante Naomi lui faisait la causette, même s'il était parfaitement évident que Lisa ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait. Enfin, elles furent arrivées. À un ultime croisement, elles tournèrent dans une énième rue, semblable à toutes les autres aux yeux de Lisa. Oncle Dan les avait attendues au coin. Lorsqu'elles l'eurent rattrapé, il indiqua un nom de rue, en hauteur sur un mur.

— Kemble Street, lut-il. Kemble Street. Nous habitons Kemble Street.

Il regarda Lisa avec l'air d'attendre quelque chose. Devant son silence, il répéta « Kemble Street » et pointa un doigt sur elle.

— À toi, l'encouragea-t-il. Dis : « J'habite Kemble Street. »

Quand elle eut compris ce qu'il attendait d'elle, elle répéta dans un vaillant effort le nom de la rue. Son « J'habite Kemple Street » hésitant lui valut un chaleureux sourire d'approbation.

— Bien ! s'exclama Dan. Parfait !

Lisa reconnut le mot « parfait », si proche de l'allemand *perfekt*. Pour la première fois depuis qu'elle avait rencontré ses parents d'accueil, ils la virent sourire, et son pâle visage en fut transformé.

Ils marchèrent un peu le long de la rue et s'arrêtèrent devant l'une des petites maisons mitoyennes. Elle avait une porte verte avec le numéro 65 peint dessus.

— Nous y voilà, dit Dan. Numéro 65. C'est ici que nous habitons, Lisa. 65, Kemble Street.

Il tourna la clé dans la porte d'entrée et les précéda à l'intérieur. Lisa le suivit dans un étroit vestibule qui donnait sur une pièce à sa gauche, un couloir menant à l'arrière de la maison et, immédiatement devant elle, un escalier abrupt conduisant à l'étage. Dan posa la valise et annonça :

— Bienvenue dans ta nouvelle maison, Lisa.

— Je vais montrer à Lisa où elle va dormir, dit Naomi.

Toi, Dan, lance la bouilloire et nous prendrons un thé tous ensemble. Par ici, Lisa.

Naomi s'empara de la valise et, indiquant à Lisa de la suivre, la guida à l'étage. Au sommet de l'escalier, elle pointa du doigt une porte, puis elle-même.

— Notre chambre, dit-elle.

Elle ouvrit une seconde porte, révélant une minuscule salle de bains, puis une troisième en faisant signe à Lisa d'entrer.

— Ta chambre, Lisa.

Lisa entra et regarda autour d'elle. C'était une petite pièce meublée d'un lit, d'une commode et d'une chaise. Un édredon à motif floral recouvrait le lit, et un bol ainsi qu'un pichet en porcelaine décorés de roses occupaient la commode. Un miroir était suspendu à un mur et, à un autre, la photo d'un cheval tirant une charrue.

Naomi posa la valise sur le lit.

— Pourquoi ne pas défaire ta valise avant de nous rejoindre à la cuisine ?

Devant le regard perdu de Lisa, elle ouvrit les tiroirs, puis désigna la valise en faisant le geste de ranger ses affaires. Lisa hocha la tête, et Naomi lui sourit avant de descendre.

Restée seule, Lisa s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Sous elle se trouvait une cour mal entretenue fermée par une clôture en bois et flanquée de deux cours identiques. Au-delà courait ce qui ressemblait à une ruelle le long de l'arrière des maisons formant la rue suivante. Lisa retourna vers le lit et ouvrit sa valise. Celle-ci contenait tout ce qui lui restait désormais au monde. Sa mère y avait rangé les quelques vêtements qu'elle possédait, et si elle avait réussi à lui acheter un nouveau manteau pour l'hiver à venir, Lisa portait aux pieds son unique paire de chaussures. Les larmes lui noyèrent les yeux devant les habits si soigneusement raccommodés et pliés par Mutti. Que faisait

Mutti, en cet instant ? Où était Papa ? Était-il enfin rentré à la maison ? Comment s'en sortait Martin, à l'étroit dans un appartement inconnu ? Avait-il mémorisé l'emplacement du mobilier ? Elle saisit une photo d'eux prise en des temps plus heureux, tout sourire devant l'objectif. Sa famille ; la seule photo d'elle qu'elle possédait. Elle la glissa dans sa poche et, dans un effort déterminé, se moucha, puis entreprit de ranger ses vêtements dans les tiroirs ouverts. Une fois la valise vide, elle la poussa sous le lit et s'assit. Voilà, elle était à Londres, dans une maison minuscule avec des gens qu'elle ne connaissait pas, et son seul désir était de rentrer chez elle, à Hanau. D'être avec sa famille, même si la vie là-bas devenait difficile. Les larmes ruisselèrent sur ses joues. Elle se sentait si profondément seule et démunie qu'elle avait envie de hurler.

Papa les avait crus en sécurité. Il était un médecin renommé en ville, son cabinet était florissant. Le fait que sa mère était juive ne l'avait jamais inquiété. Ils étaient parfaitement intégrés et lui-même se considérait allemand avant tout. Il avait été médecin dans l'armée durant la Grande Guerre et avait reçu une médaille pour ses services. Mais cela ne comptait plus, désormais. Sa mère était juive, alors, il était juif ; il n'était plus autorisé à soigner que des Juifs. Ses anciens confrères le traitaient comme s'il avait la gale. Lorsqu'il était parti au chevet d'une patiente enceinte ayant commencé le travail, il s'était fait arrêter par la Gestapo et avait disparu. Et au cours de la désormais célèbre Nuit de cristal, ils avaient été chassés de chez eux. À eux de trouver refuge où ils pouvaient tandis qu'un autre médecin, un Aryen, qui avait déjà repris le cabinet, s'installait dans l'appartement du dessus. Ils s'étaient alors provisoirement réfugiés chez la sœur de Mutti, Trudi, et sa famille, mais leur appartement était si exigü qu'il était presque impossible d'y loger à autant, surtout avec un enfant aveugle ; aussi avaient-ils dû repartir. Marta avait déniché un deux-

pièces dans un vieil immeuble aux abords de la ville, où ils avaient réussi à rester. Martin, le grand frère aveugle de Lisa, avait peu à peu trouvé ses marques et, pendant un temps, la vie avait retrouvé un semblant de normalité. Sauf que Papa n'était pas là. Il n'avait pas été libéré ; il s'était tout bonnement volatilisé. Marta avait donc décidé d'essayer d'envoyer ses enfants là où ils seraient en sécurité. Le nom de Lisa avait été ajouté à la liste des enfants juifs en attente d'une place dans l'un des trains du *Kindertransport* destiné à les emmener à l'abri, hors du pays.

— Je ne veux pas y aller, avait supplié Lisa.

Mais sa mère avait insisté.

— Si une place se libère, ma chérie, tu y vas. J'ai besoin de te savoir en lieu sûr.

— Et Martin ?

— Ils refusent de prendre Martin, avait-elle répondu avec amertume. Ils refusent même d'inscrire son nom sur la liste. Un enfant aveugle est un fardeau pour eux.

Les jours, puis les semaines s'étaient écoulés. Il n'y avait eu aucune nouvelle de Papa, malgré tous les efforts de sa mère pour découvrir ce qui lui était arrivé, où il avait été emmené. Lisa avait obtenu son passeport, mais pas de place dans le train. Un soulagement pour elle. Elle ne voulait pas y aller et s'accrochait à l'espoir de ne pas être choisie. Puis soudain, un après-midi, un homme s'était présenté à l'appartement pour leur annoncer qu'une place s'était libérée dans le train du lendemain au départ de Francfort. Quelqu'un ne partait pas, tout compte fait. Il y avait de la place pour Lisa si elle avait un passeport et souhaitait y aller. Elle n'en avait aucune envie, mais sa mère, elle, y était résolue et avait commencé à faire sa valise. Le lendemain, Lisa, en larmes, avait fait ses adieux à Martin avant de se rendre à la gare avec sa mère.

— C'est bientôt la guerre, lui avait expliqué Mutti. Je ne peux pas quitter l'Allemagne sans ton père, et Martin ne

peut pas partir sans moi. Sitôt arrivée à Londres, envoie-moi ton adresse et nous nous écrirons. Mais si la guerre éclate et t'empêche de nous écrire directement, essaie de nous faire parvenir des lettres par l'intermédiaire de Nikolaus, le cousin de ton père en Suisse.

Elle avait poussé un papier plié dans la main de Lisa.

— Voilà son adresse à Zurich. Nous t'écrivons de la même façon. Si nous le pouvons, nous irons chez lui. Ce devrait être possible, car la Suisse restera sûrement neutre.

Lisa contemplait ce papier avec le nom et l'adresse de Nikolaus Becker. Papa rentrerait-il un jour à la maison ? se demanda-t-elle. Et si oui, tous les trois seraient-ils autorisés à quitter l'Allemagne pour Zurich ?

Elle balaya des yeux la petite chambre sinistre, la sienne désormais. Elle était ici, autant s'en accommoder, mais ce ne serait pas facile. Elle se leva et se rendit dans la minuscule salle de bains qui saillait à l'arrière de la maison, comme un ajout précaire de dernière minute. Après s'être aspergé le visage d'eau froide, résolue à se ressaisir, elle descendit au rez-de-chaussée.